

Le monde mental de Marc Desgrandchamps

Le Musée des beaux-arts de Dijon consacre une rétrospective au peintre français à la renommée internationale

ARTS

Dans de nouvelles salles au dernier étage, le Musée des beaux-arts de Dijon présente une exposition des deux dernières décennies de peinture de Marc Desgrandchamps. Elle ira ensuite au Musée d'art contemporain de Marseille. Elle réunit une cinquantaine d'œuvres, dont plusieurs grands triptyques et diptyques, y ajoute des travaux sur papier et se complète d'un accrochage des estampes de l'artiste du Musée Magnin, tout proche.

Desgrandchamps est né en 1960. Il a été exposé au Centre Pompidou à Paris en 1987 et en 2006, dans les musées de Strasbourg et de Lyon, ou au Kunsthal de Bonn, en Allemagne. Il a fait l'objet d'une rétrospective au Musée d'art moderne de Paris en 2011 et est l'un des rares peintres français connus et collectionnés en dehors de France. Il le doit à la singularité de son œuvre, qui ne s'inscrit dans aucun mouvement, ni aucune des catégories usuelles. Elle peut être dite « figurative », à cette nuance près que la figuration y est constamment déstabilisée et niée. Si un monde est représenté, c'est un monde mental.

« Sans titre »
(2015), de Marc
Desgrandchamps.
GALERIE ZÜRCHER, PARIS.
NEW YORK/SOCIÉTÉ
GÉNÉRALE/ADAGP, PARIS 2023



Anomalies et incertitudes

Dans un premier temps, la situation semble simple. La plupart des toiles donnent à voir des extérieurs, dans la nature ou une ville. Des paysages se déploient sous des ciels généralement lumineux. Ils sont souvent fermés par la ligne d'un horizon de collines ou des montagnes, et traversés par des fleuves ou des bras de mer. Ils sont aussi souvent coupés par des architectures : tours, murs, rambarades. Des arbres et des éoliennes y sont quelquefois plantés. Il y a parfois une bicyclette, un alignement de mégalithes ou des cheminées de centrales nucléaires à l'horizon. Ces paysages sont donc des fictions de lieux et non des représentations qui se voudraient réalistes.

Ils sont le plus souvent habités. On y voit des passantes et des passants, des baigneuses et des bai-

gneurs. Les vêtements sont vivement colorés et contemporains. Les gestes sont de notre quotidien : marcher un sac à la main, prendre une photo, attendre... Scènes banales d'aujourd'hui ou d'un passé proche.

C'est ce que l'on croit avant que l'œil ne perçoive anomalies et incertitudes, des taches ou des lignes qui se dispersent dans l'air ou dessinent des réseaux de filaments. Elles n'indiquent rien. Elles sont justes là, là où elles ne devraient pas être, perturbations inexplicables, qui confinent qu'il ne faut attendre aucun réalisme de Desgrandchamps. D'autres troubles sont encore plus graves. Les formes humaines sont rarement complètes. Les corps s'interrompent ou se défont. Aucune

violence, aucune suggestion d'un drame pour autant : rien que la constatation d'une absence, aussi visible et énigmatique que les taches de couleur dans l'air. À ces figures, il manque des membres ou la tête, et la densité de la chair leur fait défaut. Elles sont par endroits translucides. Il arrive qu'elles se dédoublent, comme des reflets.

Des chevaux sont là, aussi, non moins abrégés. Ces spectres humains et animaux glissent comme des ombres. D'autres figures, à l'inverse, sont dures et denses, mais inertes : des statues, ébréchées mais on y reconnaît nymphes et guerriers antiques.

Visages flous

Ces étrangetés rendent aventureuse l'interprétation. Il est plus facile de dire ce que ces œuvres ne sont pas : ni des récits ni des allégories. Dès ses débuts, la peinture de Desgrandchamps s'est tenue à distance de toute narration à décrypter et à compléter. Cette consi-

deration est demeurée alors que les évolutions stylistiques ont été nombreuses. Les actions indiquées sont donc presque toutes insignifiantes. Les figures restent le plus souvent isolées et, quand il y en a plusieurs, elles s'ignorent. L'absence ou le flou des visages interdisent les hypothèses psychologiques. Dans les toiles où ne se voient que des éléments de nature et des objets, on pourrait s'attendre à des allusions ou des symboles, historique ou politique par exemple. Pas davantage.

Dès lors, que peint Desgrandchamps ? Le processus perceptif et mémoriel qui s'accomplit dans tout être humain : la formation et le fonctionnement de son inconscient visuel. Celui-ci accumule, de la naissance à la mort, des éléments de provenances diverses. Les uns sont autobiographiques et intimes, événements dont l'importance n'apparaît parfois qu'après qu'ils ont eu lieu, fragments de rêves, traumas, fantas-

**Sa peinture
s'est toujours
tenue à distance
de toute
narration
à décrypter
et à compléter**

mes. D'autres font irruption en provenance du monde extérieur : livres, films, images d'un journal, tableaux, etc. Tous sont transformés par le passage du temps et l'oubli. Ils se superposent, se mêlent, s'associent en réseaux de correspondances. Cet ensemble d'opérations mentales obscures et sans fin, Marcel Proust en observe le fonctionnement dans *A la recherche du temps perdu*. André Breton cherche à le saisir par l'écriture automatique, et Desgrandchamps le donne à voir.

Une quantité immense d'images est stockée en lui, comme en chacun de nous, et, dans l'atelier, sans qu'il puisse prévoir ce qui va advenir, certaines montent à la surface. Alors, il les saisit. Mais elles ont été transformées par le processus mental et ne sont que l'ombre ou le fantôme de ce qu'elles furent. Il arrive que se reconnaissent l'origine de certaines d'entre elles, mais les identifier importe moins que l'observation de ce que l'inconscient du peintre en a fait au fil du temps. ■

PHILIPPE DAGEN

Silhouettes, Musée des beaux-arts, place de la Sainte-Chapelle, Dijon. Du mercredi au lundi de 10 heures à 18 h 30. Entrée libre. Jusqu'au 28 août.
Dia-logues, Musée Magnin, 4, rue des Bons-Enfants, Dijon. Du mercredi au lundi de 10 heures à 12 h 30 et de 13 h 30 à 18 heures. Entrée : de 2,50 € à 5,50 €. Jusqu'au 24 septembre.